
L'Art d'errer

(...) Diaspora ? Moi ? Qu'est ce que j'ai fait au Bon Dieu pour mériter un destin si biblique? Si diaspora il y a dans mon existence, ce serait ce que j'ai vécu avant de quitter mon Soudan natal lorsque j'ai atterri en France, terre promise où mon « exil africain » s'est achevé. La légende dit que les gens de la diaspora doivent voir un « signe » qui leur indique la fin de l'errance.

Mon signe à moi, ce fut le papier ! Je l'ai compris un jour où je me suis trouvé dans une grande papeterie lilloise devant des étagères du rayon papier.

J'y ai découvert une dizaine de variantes de papiers aquarelles. J'ai retiré les belles feuilles, je les ai examinées, palpées, senties et j'ai même eu l'envie d'en mâcher tellement je me suis senti enchanté. Moi, qui avais appris comment laver au savon et repasser les vieilles feuilles déjà peintes pour les blanchir avant de les repeindre. En effet, une feuille d'aquarelle vierge était encore un objet rare à l'école des Beaux Arts de Khartoum, lieu inspiré de mes années soixante-dix. Lieu où j'ai appris à apprécier les aquarellistes les plus divers de Dürer à Sam Francis en passant par Turner, Schiele et les autres. L'Afrique que j'ai fuie n'est ni l'Afrique des ethnologues et autres africanistes ni celle à laquelle les afro-américains et les rastamen britanniques diasporisés se réfèrent. C'est une Afrique qui ressemble chaque jour davantage à l'image brouillée que les médias occidentaux nous renvoient entre guerres, famines et tam tam. Serait-ce la seule image disponible à ce jour ? Que faire donc de cette image? Moi, je la garde et la soigne selon les termes de ce proverbe soudanais: « La folie que tu connais est certainement moins dangereuse que celle que tu ne connais pas! »